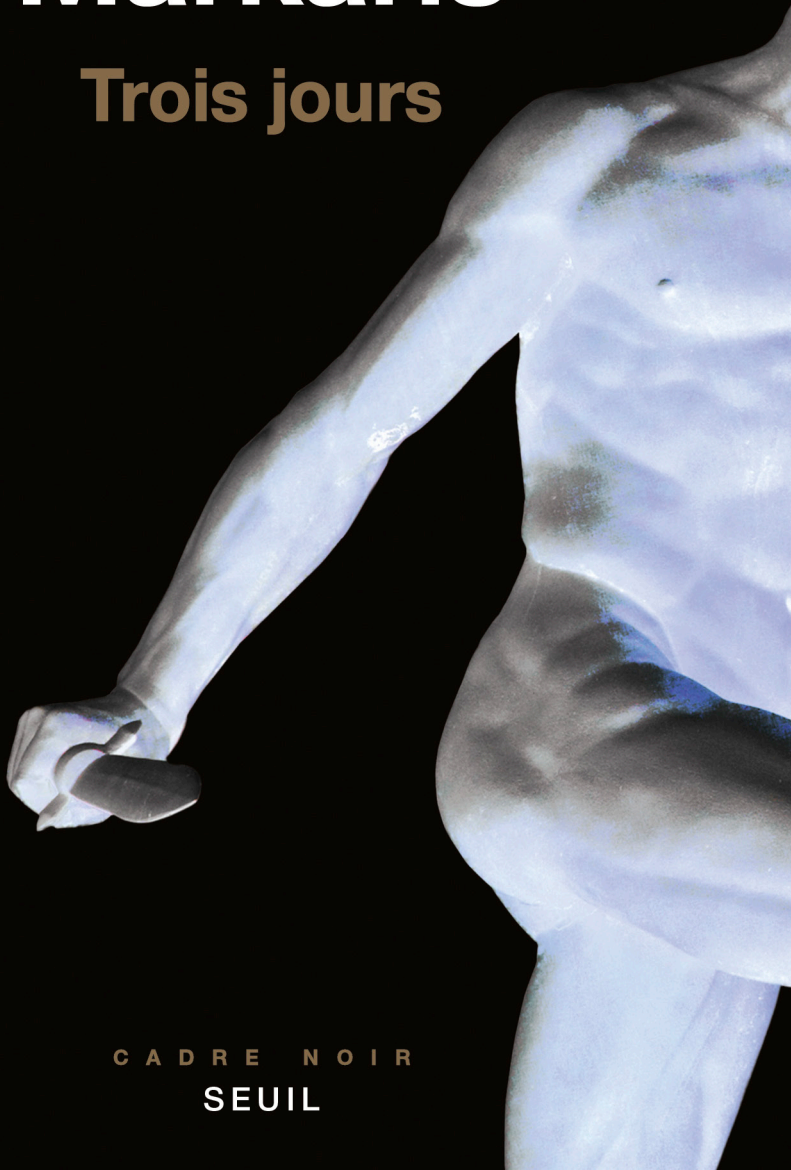


Petros Markaris

Trois jours



CADRE NOIR
SEUIL

TROIS JOURS

PETROS MARKARIS

TROIS JOURS

NOUVELLES

TRADUIT DU GREC PAR

LOÏC MARCOU, MICHEL VOLKOVITCH ET HÉLÈNE ZERVAS

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ
PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : Triimeria kai alla Diigimata
© Petros Markaris & ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΓΑΒΡΙΗΛΙΔΗ, 2015
Éditions Gabrièlidès, Athènes
langue grecque

© Diogenes Verlag AG, Zürich, 2016
sauf pour le grec

ISBN : 978-2-02-138239-6
© Éditions du Seuil, février 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

L'assassinat d'un Immortel

La nouvelle est tombée pendant le café du matin, pratique instaurée récemment par Guikas. Comme il a passé la moitié de sa vie à hanter les bureaux de ministres de tous bords, il a entendu dire quelque part que les Premiers ministres entament leur journée avec ce café matinal et il s'est empressé d'adopter cette règle. Bien sûr, je ne sais pas ce que les dirigeants politiques peuvent bien se raconter avec leur état-major pendant ce café mais nous en tout cas, on raconte des conneries. Nous sommes supposés passer en revue les affaires de la veille restées en suspens et dresser des plans pour la journée en cours, mais le plus souvent Guikas déballe ses souvenirs et nous fait perdre notre temps.

C'est pourquoi, quand le téléphone a sonné et que Guikas m'a tendu le combiné en disant « C'est pour toi », j'ai eu un bon pressentiment, aussitôt confirmé par Vlassopoulos.

- On a un meurtre, monsieur le commissaire.
- La victime a été identifiée ?
- Ça oui ! Car pour être connu, il l'était. Il s'agit de l'écrivain Lambros Spakhis. Sa femme de ménage l'a trouvé mort ce matin dans son bureau.
- Tu le savais, toi, que ce Spakhis était un écrivain très connu ?
- Je suis perplexe. Moi, ce nom ne m'évoque rien.
- Non, mais je suis allé voir sur Wikipédia et j'ai lu sa notice biographique.
- Laisse tomber, me dis-je, si je pose encore une question, pour le coup, c'est mon prestige qui est en jeu.
- Où habitait la victime ?
- Rue Romanos le Mélode, sur le périphérique du Lycabette.
- Je descends.
- Vlassopoulos m'attend à la sortie dans la voiture de patrouille.
- J'ai averti l'Identité judiciaire et l'Institut médico-légal. J'ai aussi envoyé une voiture de patrouille surveiller le domicile. La victime vivait seule.

La maison de Spakhis s'élève sur deux étages et doit dater des années 30. Le séjour à gauche est plein de vieux meubles et de souvenirs de famille, surtout des photos. Dans un fauteuil spacieux aux accoudoirs sculptés recourbés, une femme d'une cinquantaine d'années,

brune, au profil crochu comme celui d'un faucon, se tient la tête entre les mains. Au premier coup d'œil, je vois qu'elle est étrangère mais je n'arrive pas à cerner ses origines. Le jeune agent de service chargé de la surveiller fume en rêvassant devant la fenêtre.

La cuisine fait face au séjour. Sur le côté, un escalier en bois mène aux étages. Je jette un coup d'œil rapide dans la cuisine. Des placards fermés et quelques assiettes empilées sans soin dans l'évier. Le frigo est plein de légumes et de fruits.

Les deux chambres se trouvent au premier. Entre les deux, un couloir qui conduit à la salle de bains. La victime utilisait sans doute la chambre de gauche où les placards sont remplis de costumes et de sous-vêtements masculins. Sur la table de nuit sont posés un livre et à côté une paire de lunettes. L'autre chambre ne paraît pas occupée. Probablement une chambre d'amis. Sur l'unique balcon de la maison végètent quelques plantes rachitiques qui feraient frémir Adriani.

Le deuxième étage, d'un seul tenant, comporte un vaste bureau, avec des bibliothèques jusqu'au plafond. Guikas serait jaloux, pas à cause des livres mais en raison de la vue. Des deux grandes fenêtres, Athènes et l'Acropole s'offrent aux yeux comme sur un plateau. La lumière qui pénètre à flots donne une note agréable à toute la pièce, si l'on excepte le corps de la victime, effondrée face contre terre, devant la fenêtre de gauche, le crâne fracassé.

Le sang répandu autour de la blessure a séché sur les oreilles et sur le col de la chemise. Il n'y a pas de trace de lutte dans la pièce, l'assassin a pris Spakhis par surprise en le frappant par-derrière.

Il n'y a rien d'autre pour moi dans le bureau et je décide d'interroger la femme de ménage, en laissant le reste à l'Identité judiciaire et au labo. Dans l'escalier, je tombe sur Stavropoulos, le médecin légiste.

– Qu'est-ce qu'on a cette fois-ci ? me demande-t-il.

– Un mort au crâne fracassé. La victime a été frappée par-derrière pendant qu'elle regardait par la fenêtre. Je n'ai relevé aucune trace de lutte, donc l'assassin était connu de Spakhis, qui l'a même reçu dans son bureau et pas dans le salon. Celui qui a tué n'est pas venu en voleur. Il est venu en visiteur.

Il évite tout commentaire et poursuit son ascension tandis que je vais rejoindre la femme de ménage qui, la tête appuyée sur une main serrant un mouchoir en papier, n'a pas changé de place depuis tout à l'heure. Je l'interroge :

– Tu viens d'où ?

On demande aux fonctionnaires l'origine de leurs revenus, mais pour les immigrés, c'est l'origine tout court.

– D'Arménie.

– Ça fait longtemps que tu travailles chez M. Spakhis ?

– Neuf ans. Mme Ourania, elle vivait encore.

– Tu es venue à quelle heure ce matin ?

– Neuf heures, comme d'habitude.

– Tu viens tous les jours?

– Non, un jour sur deux. D’abord je vais cuisine. Je m’attendais pas trouver assiettes pas lavées. M. Lambros toujours il les lave parce que Lycabette est à côté et il y a beaucoup de fourmis. Après, j’étais encore plus surprise.

– Pourquoi?

– Parce que j’ai monté à la chambre et je vois le lit fait.

– Il ne faisait pas son lit lui-même?

– Non, moi je faisais tous les deux jours. J’ai commencé à crier le nom du M. Lambros. Monsieur Lambros, monsieur Lambros! Rien. Après j’ai monté au bureau... et je l’ai vu!

Elle se remet à pleurer et s’essuie les yeux avec son mouchoir.

– C’est bon, tu peux rentrer chez toi te reposer, lui dis-je. Demain, tu viendras faire ta déposition à la Sûreté, avenue Alexandras.

– M. Lambros quelqu’un de bien, me dit-elle en se levant avec peine. Dommage de mourir comme ça. Très dommage.

Je la laisse et monte au deuxième pour voir où en est Stavropoulos. Entre-temps l’Identité judiciaire s’est mise au travail. Stavropoulos a fini et range son matériel.

– Je n’ai pas grand-chose de plus à t’apprendre, dit-il. Le meurtre a dû avoir lieu entre dix heures du soir et une heure du matin. Le crâne présente des traces de coups

répétés à l'aide d'un objet assez lourd. Probablement une assiette ou un pot en étain. Sur le bureau il y a une gomme, des épingles et des trombones dispersés, qui devaient être rangés dedans. En tout cas, l'assassin a emporté l'arme du crime. On ne la trouve nulle part.

– Fouillez son bureau et son ordinateur, dis-je à Sfakianakis de l'Identité judiciaire.

Il me regarde tout surpris tant cela va de soi.

Vlassopoulos s'arrête essoufflé en haut de l'escalier.

– Il y a une nièce du côté de sa femme, elle habite à Patras. Il n'avait pas d'autre famille. C'était quelqu'un de tranquille, plutôt ouvert et amical avec tout le monde.

– On n'a vu personne entrer chez lui ?

– Non. Bien sûr, le fait que ce soit une maison complique les choses, parce qu'il n'y a pas de voisins de palier.

– Bon. Avertissez Patras qu'on nous envoie la nièce avec une voiture de patrouille. Allez, on y va. Ça m'étonnerait qu'on trouve autre chose. Nous n'avons plus rien à faire ici pour l'instant.

– Je n'ai pas grand-chose à vous dire, me répond Aphroditi Steriopoulou, la nièce de Spakhis. J'avais très peu de contacts avec mon oncle. Il ne pouvait pas me sentir et c'était réciproque. Quand j'ai fini le lycée, je voulais faire des études de mathématiques pour enseigner dans le secondaire, mais mon oncle a réussi à convaincre

ma mère que je n'étais pas faite pour les études et qu'il valait mieux que je devienne coiffeuse si je voulais gagner ma vie. Je suis donc devenue coiffeuse, puisque mon oncle faisait la loi dans la famille. Quelques années plus tard, j'ai rencontré Haris. Il travaille aux impôts et s'est fait muter à Patras, sa ville natale. Je l'ai suivi et on s'est mariés là-bas. Ma mère est morte un an après et depuis j'ai coupé les ponts, à part un coup de fil de temps en temps à ma tante. La dernière fois que j'ai vu mon oncle Lambros, c'était à l'enterrement de ma tante.

– Mais vous connaissiez certains de ses amis ou de ses confrères ?

Elle laisse échapper un petit rire ironique.

– Quand on venait avec ma mère chez ma tante Ourania, monsieur le commissaire, on passait directement dans cette pièce. Moi je m'asseyais sur la même chaise, les genoux serrés, comme maintenant, et ma mère était en face de moi, elle aussi les genoux bien serrés. Mon oncle trônait dans son fauteuil et il n'arrêtait pas de parler, sans que personne ose lui couper la parole, même pas ma tante. Si un de ses amis venait le voir, il le faisait directement monter dans son bureau sans nous le présenter. Et nous on se disait que grâce à Dieu il allait nous laisser tranquilles, qu'on puisse enfin causer.

Elle marque une pause et poursuit :

– Mon oncle avait deux visages, monsieur le commissaire. Un pour sa famille et un autre pour les étrangers.

Avec les étrangers, toujours amical et poli. Avec sa famille, vaniteux et prétentieux. C'était pareil avec ma tante. Devant les étrangers, il était tout miel avec elle. Mais une fois seuls, il n'arrêtait pas de l'humilier du matin au soir.

– Pourtant, il passait du temps avec vous pour bavarder, lui dis-je, percevant une extrême animosité dans ses propos.

De nouveau, elle se met à rire.

– Haris, qui a quand même un diplôme de sciences économiques, m'a dit quand il l'a rencontré : Je ne veux plus t'accompagner quand tu vas chez lui. Je ne peux pas le supporter. C'est un phraseur. Il était comme ça, l'oncle Lambros. Il aimait s'écouter parler. C'était un phraseur.

– Jetez un coup d'œil dans son bureau. Quelque chose attirera peut-être votre attention.

– Je veux bien, mais pour voir quoi ? Il ne faisait entrer dans son bureau que ses amis et certains de ses confrères. Ma mère et moi ne faisons pas partie de cette catégorie. Du coup, nous restions en dehors.

Sans le vouloir, elle vient de me donner une information précieuse. Puisqu'il ne recevait que ses amis et ses confrères dans son bureau, c'est sans doute l'un d'eux qui l'a tué. Non pas que ça réduise énormément le cercle des suspects, va donc éplucher la liste...

– C'est une vraie langue de vipère quand il s'agit de son oncle, me fait remarquer Vlassopoulos après son

départ. Mais elle peut bien raconter ce qu'elle veut. Son oncle était un grand romancier.

– Qu'est-ce que tu en sais, toi? Tu en as déjà lu, des romans de Spakhis?

Je suis surpris, sachant très bien que Vlassopoulos, en bon supporter de l'équipe Olympiakos, ne lit que le journal *Champion*.

– Un de ses livres a été adapté à la télé et je n'ai raté aucun épisode. Même quand j'en loupais un, je le regardais en rediffusion ou je demandais à un gars du labo de me l'enregistrer. Moi je vous le dis, cet homme, c'était le top.

L'éditeur de Lambros Spakhis a ses bureaux rue Zalongou. Dans la rue, un accordéoniste joue encore et encore *Le Beau Danube bleu*. Sûrement un Serbe. L'association accordéon et *Beau Danube bleu* aboutit toujours à la Serbie.

L'éditeur est un homme sympathique, la cinquantaine, avec une chevelure blonde tirant sur le châtain et une moustache de la même couleur. Les cheveux sont striés de blanc mais la moustache tient encore bon.

– C'est une grande perte, me dit-il d'un air affligé. Une bien grande perte. Et puis partir d'une façon si horrible...

Il pousse un profond soupir pour marquer sa tristesse et reprend :

– C'était un écrivain exceptionnel et un homme remarquable.

Je tiens la première information de Vlassopoulos et la seconde de la famille. J'aimerais bien entendre quelque chose de nouveau.

– Vous savez, il avait beaucoup de succès. Chacun de ses romans faisait trois à quatre rééditions en un mois. Il connaissait le même succès à la télévision. On se serait attendu à ce qu'il soit hautain et arrogant, mais non. Les correctrices l'adoraient parce qu'il était toujours attentif à leurs suggestions, il lui est même souvent arrivé de suivre leurs conseils en changeant son texte. Rien à voir avec les écrivains de la jeune génération qui font toute une histoire à la moindre remarque. Moi, je le vois comme ça, qu'ils vous disent, et là, c'est intervenir dans l'œuvre du créateur ! Alors on a le choix entre les jeter dehors ou éditer leur prose telle quelle. En général, on choisit la deuxième solution.

– Pourquoi ?

L'éditeur se met à rire.

– Les livres servent d'autres buts que la lecture, monsieur le commissaire.

– Comme quoi par exemple ?

– Comme remplir les rayons des libraires. Plus on publie, plus on est assuré d'occuper une bonne place sur les rayons pour arriver à vendre les bons livres. Les autres, on les met au pilon parce que ça ne vaut pas le coup de les stocker.

– Il avait des ennemis, Lambros Spakhis ?

Les ennemis de Spakhis m'intéressent bien davantage que les étalages des libraires avec leurs bons et leurs mauvais livres.

L'éditeur réfléchit un moment.

– Si par ennemis vous voulez parler de confrères jaloux, alors oui, il en avait beaucoup, me répond-il. La Grèce est un petit pays, monsieur le commissaire, et le milieu du livre encore plus. Quand quelqu'un a du succès, la plupart de ses confrères pensent que s'il n'avait pas été là le succès leur serait revenu. Il s'agit bien sûr d'une illusion, mais allez donc leur faire entendre raison.

Il réfléchit encore, puis ajoute avec réticence :

– J'ai bien peur que le nombre de ses rivaux n'ait augmenté depuis qu'il a posé sa candidature à l'Académie.

– Il voulait devenir académicien ?

Je ne sais pas si c'est important, mais le ton solennel de l'éditeur me dit que oui.

– Oui, et avec de fortes chances d'être élu. Du moins, c'est ce qu'on raconte, ajoute-t-il de l'air de quelqu'un qui veut assurer ses arrières.

– Si je comprends bien, vous voulez dire que pour entrer à l'Académie, il faut être élu ?

– Mais absolument, monsieur le commissaire. On n'entre pas à l'Académie en prenant un ticket ou par ordre de priorité, m'informe l'éditeur avec un regard qui, en étant optimiste, me range parmi les ignares, et au pire parmi les débiles mentaux.

– Est-ce que par hasard vous connaissez le nom des autres candidats ?

– Non. À vrai dire, ça ne m'intéresse pas. De nos jours, être élu à l'Académie n'apporte aucune reconnaissance d'ordre artistique ou scientifique. Simplement, cela flatte la vanité des auteurs et ça leur offre un salaire de choix, trois mille petits euros de plus par mois.

Cela n'intéresse pas l'éditeur ou alors il fait comme si, mais moi il me faut le nom des autres candidats.

– On m'a parlé d'une certaine Kourani, dit Vlassopoulos le lendemain matin.

– Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

– Qu'elle écrivait des critiques dans des journaux et des revues. Elle est riche et pas commode. Comme la reine des abeilles : beaucoup de miel, mais un dard bien acéré.

– Je te préviens, je vais te retirer de l'enquête, lui dis-je sèchement.

– Pourquoi ? demande Vlassopoulos qui s'attendait à des éloges et se prend un vent.

– Parce que tu te mets à utiliser des figures de style en causant et ce n'est pas fait pour les flics. Si Guikas t'attrape, je te vois aux archives à classer des dossiers.

Il ne fait aucun commentaire, comme chaque fois qu'il veut me montrer que mon attitude le chagrine.

La maison d'Alkisti Kourani se trouve rue du Patriarche Joachim, pas dans le quartier chic du centre mais dans la banlieue huppée de Kifissia. Il faut croire que toutes les bonnes familles habitent un quartier disposant d'une rue de ce nom. C'est une vieille maison avec jardin, datant de l'entre-deux-guerres et située près de l'église Ayia Anna. À mon arrivée, Mme Kourani est en train de lire dans un fauteuil en osier démodé, le dos calé contre un coussin. Elle a dû entendre la grille du jardin se refermer derrière moi, mais elle ne détourne pas son attention de sa lecture. C'est seulement à mon approche qu'elle lève les yeux et glisse le crayon qu'elle tient à la main entre les pages du livre. Elle doit avoir dépassé les quatre-vingts ans mais elle est encore alerte et en paraît bien cinq de moins. Sur la table basse devant elle, un plateau avec une théière en porcelaine, une tasse et des tranches de citron dans une soucoupe.

– Prenez donc un siège, monsieur le commissaire, me dit-elle une fois les présentations faites. Puis-je vous offrir une tasse de thé?

Je prendrais volontiers un café turc bien sucré mais je n'ose pas le lui demander.

– Je suis venu solliciter votre aide pour l'affaire Lambros Spakhis, lui dis-je après avoir poliment décliné son offre et en m'installant dans l'autre fauteuil en osier.

Elle hoche la tête.

– Dans mon enfance, il y avait une chanson bien